

Elégie

Autor(en): **Vinet, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **5 (1867)**

Heft 6

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cette nouvelle invention leur paraissant trop coûteuse et ne leur inspirant qu'une médiocre confiance, on n'accepta pas ses propositions, et ce fut l'Égypte qui eut la gloire d'avoir su apprécier la première l'immense portée de cette nouvelle invention ! Le vice-roi d'Égypte acheta pour les arsenaux d'Alexandrie les premiers canons en acier fondu, fabriqués par l'ingénieur maître de forges de la ville d'Essen. Actuellement il n'y a pas de grande puissance du monde civilisé qui ne soit en possession de canons fabriqués soit par Krupp, soit sur son modèle. La Russie, enchantée des bons résultats obtenus par ces pièces, et des grands avantages qu'elles offrent pour les exercices et le transport, se décida à remplacer tous les canons de son artillerie et de sa marine par des pièces construites sur le modèle de Krupp. — La fabrique impériale d'Alexandrowski les exécute et les fournit à toute l'armée russe.

La Prusse procède d'une manière beaucoup plus lente dans l'introduction de cette nouvelle arme. Elle en fait fondre à Essen, qu'elle transporte ensuite à Spandau, pour les faire rayer et leur appliquer son système particulier de chargement par la culasse. — Les flottes autrichienne et hollandaise sont armées en partie de canons en acier fondu, fabriqués par Krupp. Les Italiens se contentèrent jusqu'ici de l'achat de quelques pièces, tandis que les Turcs en commandèrent plus de 200. Les ambassadeurs du Japon, qui parcoururent l'Europe, il y a deux ans, lui firent une commande de 60 pièces de six, dont la moitié fut livrée en septembre passé. La prodigieuse activité de Krupp ressort de ce seul fait que, jusqu'en automne de l'an dernier, près de 3000 pièces sortirent de ses ateliers.

F. N.

(La suite au prochain numéro.)

La pièce de vers qu'on va lire, que nous croyons inédite, et dont nous avons en mains le manuscrit original, a été faite par M. A. Vinet, en 1814. Il n'avait alors que 16 ans.

Élégie.

O toi qui pour mon cœur possédait tant de charmes,
Toi dont le souvenir me fait verser des larmes,
Objet infortuné, digne d'un meilleur sort,
Je veux chanter ici tes bienfaits et ta mort !
Tu n'es plus ! du destin, la volonté suprême
A conduit les ciseaux de cette Parque blême,
Qui tenait dans sa main le fil de tes beaux jours.
Il a dit ; Atropos en a rompu le cours,
Et d'une main barbare autant que forcenée,
A mis en cinq morceaux ma pipe infortunée.
Raconterai-je ici son malheureux trépas ?
Maudirai-je en mes vers mon sacrilège bras ?
Oui, je veux qu'Apollon me réchauffe et m'inspire,
Sur un si grand sujet que ne pourrais-je dire !
Un potier de Milan, artiste ingénieux,
Avait, par le moyen d'un argile *fangeux*,
Façonné le bijou que je pleure sans cesse,
Puis ornant ses contours avec délicatesse,
Son burin à la fois élégant et léger,
De guirlandes de fleurs avait su les charger.
Par ses soins généreux cette pipe embellie,
A Lausanne, arriva des champs de l'Italie.

Le hasard, disons mieux, les propices destins,
La firent aussitôt tomber entre mes mains,
Depuis lors je connus le plaisir et la joie,
Au chagrin dévorant je ne fus plus en proie,
Ma pipe était pour moi l'ange consolateur,
Elle faisait ma gloire ainsi que mon bonheur ;
Quel plaisir quand, souvent, avec force élançée,
Dans un mince canal étroitement pressée,
Une douce vapeur réchauffait mon palais !
Quel plaisir bien plus grand quand je la renvoyais !
Et lorsque dans les airs lentement répandue,
Elle montait aux cieux et grossissait la nue ?
Que de fois altéré des faveurs d'Apollon,
Je parcourais alors tout le sacré vallon !
C'est toi qui du poète embellissant les veilles,
As produit autrefois merveilles sur merveilles ;
Tu distrais le savant en ses doctes travaux
Et tu charmes souvent le repas du héros.
Si, de son luth sacré, le Dieu de l'harmonie
Tire en nos jours des sons sans chaleur et sans vie,
Si le poète chante et hab hoc et ab hac,
C'est qu'il néglige, hélas ! la pipe et le tabac.
C'est que, cueillant partout et le myrte et le lierre
Il laisse le pélun sécher dans la poussière.
Vous, poète du jour, retenez mes avis,
Fumez, et que la pipe anime vos esprits.
Hélas ! et pourquoi donc une nuit ennemie
Couvre-t-elle le nom de ce rare génie
Qui, donnant le tabac et la pipe aux mortels,
Pour un si beau présent, mérita des autels,
En quels lieux, en quels temps a-t-il reçu naissance ?
Ah ! le ciel le ravit à la reconnaissance ;
N'importe... pour jamais l'hommage des humains,
D'un oubli si fatal doit laver les destins ;
Mais, hélas ! où m'emporte une verve insensée ;
Ne chanterai-je plus cette pipe cassée,
Objet infortuné de mes longues douleurs,
Et sur qui de mes yeux ont coulé tant de pleurs ?
Muse, encore un moment, que l'accord de ta lyre
Dans ce triste sujet me conduise et m'inspire,
Raconte mon malheur et jusques vers la fin,
Accompagne ma pipe en son triste destin.
Bien longtemps ce bijou, présent des dieux propices,
Des jours de mon printemps avait fait les délices,
Mais le printemps, l'été, l'automne avaient passé ;
Entouré de frimats, venait l'hiver glacé ;
J'avais vu s'écouler les beaux jours de novembre,
Déjà même à sa fin touchait le froid décembre.
Un jour, funeste jour, assis au coin du feu,
Muni de bon tabac, je mis ma pipe en jeu ;
Ma pipe qui paraît prévoir son triste sort,
Lugubrement, hélas ! entonne un chant de mort.
Cependant un brasier d'une chaleur brûlante
Consumait le tabac dans ma pipe mourante ;
Tout-à-coup, dois-je dire ou taire mon malheur ?
Tout-à-coup de mon bras, ô regrets, ô douleur,
Soudain, tel que le cygne à son moment suprême
Surpasse en ses accents le rossignol lui-même,
Tombé et par la chaleur fortement dilatée,
Se brise en cinq morceaux ma pipe infortunée.
Tandis qu'alors, perdant l'usage de mes sens,
Je demeure muet vers ces débris fumants,
« Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
» Des baisers du zéphir et des pleurs de l'aurore,
» Brille un moment aux yeux et tombe avec le temps
» Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort du vent. »
C'en est fait, tu n'es plus, ô ma pipe chérie,
O ma consolatrice, ô ma fidèle amie !

Pour moi dont le bonheur consistait dans ma pipe,
Je t'adresse ces vers, ô toi, mon cher Alcippe,
Dont la tendre amitié compâtit à mes maux,
Je te voue en ce jour mes funèbres travaux.
Heureux, si mon récit faisant couler tes larmes,

Pour ton sensible cœur possède quelques charmes ;
 Bien plus heureux encor, si tes yeux attendris,
 Viennent quelques instants pleurer sur ces débris.

Faite par A. VINET, étudiant, le 7 janvier 1814.

Les Musulmans dans la Suisse romande.

IV.

A quel moment s'ébranla l'expédition sarrasine qui, partie de la Provence, s'établit en 942 au sommet du mont Joux, pour, de là, pouvoir surveiller l'Italie et faire le contrôle des voyageurs qui se rendaient dans cette contrée ?

Nul ne saurait le dire avec certitude.

Dès l'an 906, on voit les Sarrasins, maîtres des gorges du Dauphiné, traverser le mont Cenis, ruiner l'abbaye de Novalèse et s'établir dans la vallée de Suze. Flodoard raconte qu'en 924, plusieurs Anglais, se rendant à Rome, furent tués à coups de pierres par les Sarrasins dans les défilés des Alpes ; puis, sous la date 936, il indique expressément le départ d'une expédition sarrasine pour l'Allemagne ; ce dernier renseignement ne paraît pas laisser beaucoup à désirer ; trois ans pour se rendre de la Basse-Provence dans le Valais, en explorant, en combattant presque tous les jours, ne nous paraît pas être un laps de temps ni exagéré, ni invraisemblable, et, faute de renseignements plus explicites, nous ne saurions mieux faire que d'accepter cette date.

Si l'on ignore le moment précis du départ des aventuriers, on peut toutefois suivre leurs traces par les noms qu'ils laissèrent à quelques lieux. Ceux de *Castel-sarrasin*, *Sarrasiet*, *Sarrazat* et *Serezin* se retrouvent dans plusieurs localités de la France méridionale.

Suivant un auteur arlésien, celui de la montagne de *Cordes* près d'Arles, serait un souvenir de Cordoue, la capitale du khalifat d'Occident ; cette étymologie nous semble s'appliquer mieux encore à la ville de *Cordes*, dans le Tarn, et à *Cordouan*, à l'embouchure de la Gironde.

A Anecy, les Arabes impriment leur nom à la montagne et à la grotte où *bornale des Sarrasins* ; en Provence, on trouve aussi une grotte qui porte le nom de *Sarrasinière*.

Après leur passage, les chrétiens épars se groupèrent dans un lieu qui devint une petite ville portant encore le nom significatif de *Frangy* ; nous avons dit que c'était celui sous lequel les Arabes désignaient les chrétiens. Un grand village de la Bourgogne, contrée où nous verrons que les Sarrasins pénétrèrent, offre le même nom de *Frangy*.

Arrivés à Genève, les Sarrasins dévastent et ruinent le célèbre prieuré de Saint-Victor, situé dans un des faubourgs de la ville, sur la rive gauche du Rhône, preuve incidente de leur itinéraire. Ils traversèrent probablement le lac peu au-dessus de la ville et abordèrent en un lieu qui a conservé jusqu'à présent le nom de *Morillon* ; ce nom se retrouve aussi en Bourgogne et les *Montmorillon* ne sont pas rares en France.

De l'ancienne ville allobroge, les conquérants se dirigèrent contre le Jura, dont une dépression leur annonçait de loin un passage naturel.

Traversèrent-ils la Fossille ?

Tout porte à le croire.

Au-dessus de Gex, tout près de la montagne, se voient des rochers à formes étranges, on les appelle *Portes Sarrasins* ou mieux *Port sarrasin*. *Port* ou *porte*, comme l'espagnol *puerta*, signifie passage, défilé dans les montagnes ; les Arabes ne donnaient pas aux Pyrénées d'autre nom que celui de *Montagne des Ports*, c'est-à-dire *montagne des passages*. Notons que la gorge qui traverse le Jura, à Saint-Rambert, toujours dans le département de l'Ain, présente aussi le nom de *Porte des Sarrasins*.

Non loin de Gex et de ses *Portes Sarrasins*, se trouve le *Molard* (mont) de *Mouré* ou des *Mores*.

Le nom de *Ferney*, village qui se trouve entre Genève et Gex, semble être aussi un souvenir des envahisseurs qui, de *Fraxinetum*, leur principale forteresse dans la Basse-Provence, donnaient le nom de *Fraxinet* à tous leurs postes armés. Le Fraxinet de Saint-Tropez est devenu la *Garde Frainet* ; celui qui est à l'entrée de la vallée profonde qui conduit à Anzeindaz, s'est changé en *Frenière* ; celui qui se trouve sur la limite actuelle du département de l'Ain a bien pu se changer en *Fernex* ou *Farnex*, comme on l'a écrit. *Farnay*, dans le Lyonnais et *Franex*, dans le canton de Fribourg, n'ont probablement pas d'autre origine. La Maurienne, longtemps occupée par les Arabes, nous offre non-seulement le *rocher des Sarrasins*, le *plan des Sarrasins* et un *vallon sarrasin*, mais encore près de Modane, un village du nom de *Frenay* ; c'est le nom que, par métathèse, bien des paysans donnent à notre village de *Ferney*.

Partout on retrouve des noms de lieux dérivés du Fraxinet de Provence, citons *Frainay*, dans le Haut-Faucigny ; *Franiay*, qui, en Savoie, se rencontre à plusieurs reprises dans les gorges des vallées ; *Fresnay*, nom d'un chalet et d'un glacier voisins du grand Saint-Bernard ; *Fraissinie*, près de Sisteron ; *Frassineto* ou *Fenestrelle* en Piémont.

Les noms suivants se rencontrent en Bourgogne et dans le midi de la France, où ils sont souvent répétés un grand nombre de fois : *Frainois*, *Fraisnay*, *Fraisignes*, *Fraissines*, *Fraissinet*, *Franay*, *Franoy*, *Frasnay*, *Frasnoy*, *Freissinet*, *Frenay*, *Frenoy*, *Fresnaux*, *Fresnay*, *Fresnés*, *Fresneaux*, *Fresnois*, *Fresnoy*, *Fressineau*, *Fressinières*, etc.

Plusieurs de ces noms de lieux peuvent dériver de *Fraxinus* : frêne ; c'est l'étymologie que tous les savants qui se sont occupés de la question donnent au *Fraxinetum* de Provence, mais, dans les environs de Saint-Tropez, il ne se voit pas plus de frênes que sur le glacier du *Fresnay*. Pourquoi ne pas dériver le nom de la fameuse forteresse sarrasine de *Fraxator* : factionnaire, sentinelle ? Ce nom de *Garde Frainet* ou *Garde-Freynet*, consacré par la localité où se trouvait le premier *Fraxinet*, semble, dans sa forme hybride, indiquer que l'idée bien caractérisée par le latin *fraxo* : monter